

« Enjeux de l'analogie dans les discours écologiques », mardi 14 mai  
Atelier littérature : « analogies animales »

A. Volpillac

1° J. de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, 1578

[le tapiroussou, le hay, le coati, le marsouin, le poisson volant]

**[le tapiroussou]**

J'advertiray en un mot, au commencement de ce chapitre, que pour l'esgard des animaux à quatre pieds, non seulement en general, et sans exception, il ne s'en trouve pas un seul en ceste terre du Bresil en l'Amérique, qui en tout et par tout soit semblable aux nostres : mais qu'aussi nos *Toïoupinambaoults* n'en nourrissent que bien rarement de domestiques. Pour doncques descrire les bestes sauvages de leur pays, lesquelles quant au genre sont nommées par eux *Soó*, je commenceray par celles qui sont bonnes à manger. La premiere et plus commune est une qu'ils appellent *Tapiroussou*, laquelle ayant le poil rougeastre, et assez long, est presque de la grandeur, grosseur et forme d'une vache : toutesfois ne portant point de cornes, ayant le col plus court, les aureilles plus longues et pendantes, les jambes plus seiches et deliées, le pied non fendu, ains de la propre forme de celui d'un asne, on peut dire que participant de l'un et de l'autre elle est demie vache et demie asne. Neantmoins elle differe encore entierement de tous les deux, tant de la queue qu'elle a fort courte (et notez en cest endroit qu'il se trouve beaucoup de bestes en l'Amérique qui n'en ont point du tout) que des dents, lesquelles elle a beaucoup plus trenchantes et aigues : cependant pour cela, n'ayant aucune resistance que la fuite, elle n'est nullement dangereuse. Les sauvages la tuent, comme plusieurs autres, à coups de flesches ; ou la prennent à des chausse-trapes et autres engins qu'ils font assez industrieusement.

Au reste, cest animal, à cause de sa peau est merueilleusement estimé d'eux : car, quand ils l'escorchent, coupans en rond tout le cuir du dos, apres qu'il est bien sec, ils en font des rondelles aussi grandes que le fond d'un moyen tonneau, lesquelles leur servent à soustenir les coups de flesches de leurs ennemis quand ils vont en guerre. Et de fait, ceste peau ainsi seichée et accoustrée est si dure, que je ne crois pas qu'il y ait flesche, tant rudement descochée fust-elle, qui la sceut percer. Je rapportois en France par singularité deux de ces Targes, mais quand à nostre retour, la famine nous print sur mer, apres que tous nos vivres furent faillis, et que les Guenons, Perroquets, et autres animaux que nous apportions de ce pays-là, nous eurent servi de nourriture, encor nous fallut-il manger nos rondelles grillées sur les charbons, voire, comme je diray en son lieu, tous les autres cuirs et toutes les peaux que nous avions dans nostre vaisseau.

**[le hay et le coati]**

Or combien que je confesse (nonobstant ma curiosité) n'avoir point si bien remarqué tous les animaux de ceste terre d'Amérique que je desirerois, si est-ce neantmoins que pour y mettre fin j'en veux encor descrire deux, lesquels sur tous les autres sont de forme estrange et bigerre.

Le plus gros que les sauvages appellent *Hay*, est de la grandeur d'un gros chien barbet, et a la face ainsi que la guenon, approchante de celle de l'homme, le ventre pendant comme celui d'une truie pleine de cochons, le poil gris enfumé ainsi que laine de mouton noir, la queue fort courte, les jambes velues comme celle d'un Ours, et les griffes fort longues.

Et quoy que quand il est par les bois il soit fort farouche, tant y a qu'estans prins il n'est pas mal aisé à apprivoiser. Vray est qu'à cause de ses griffes si aiguës nos *Toïoupinambaoults*, tousjours nuds qu'ils sont, ne prennent pas grand plaisir de se jouer avec luy. Mais au demeurant (chose qui semblera possible fabuleuse) j'ay entendu non seulement des sauvages, mais aussi des truchemens qui avoyent demeuré long temps en ce pays-là, que jamais homme, ni par les champs, ni à la maison ne vid manger cest animal : tellement qu'aucuns estiment qu'il vit du vent.

L'autre, dont je veux aussi parler, lequel les sauvages nomment *Coati*, est de la hauteur d'un grand lievre, a le poil court, poli et tacheté, les oreilles petites, droites et pointues : mais quant à la teste, outre qu'elle n'est gueres grosse, ayant depuis les yeux un groin long de plus d'un pied, rond comme un baston, et s'estressissant tout à coup, sans qu'il soit plus gros par le haut qu'aupres de la bouche (laquelle aussi il a si petite qu'a peine y mettroit-on le bout

du petit doigt) ce museau, di-je, ressemblant le bourdon ou le chalumeau d'une cornemuse, il n'est pas possible d'en voir un plus bigerre, ni de plus monstrueuse façon. Davantage parce que quand ceste beste est prinse, elle se tient les quatre pieds serrez ensemble, et par ce moyen panche toujours d'un costé ou d'autre, ou se laisse tomber tout à plat, on ne la sçauroit ni faire tenir debout, ni manger, si ce n'est quelques fourmis, de quoy aussi elle vit ordinairement par les bois. Environ huit jours apres que nous fusmes arrivez en l'isle où se tenoit Villegagnon, les sauvages nous apporterent un de ces *coati*, lequel à cause de la nouvelleté fut autant admiré d'un chacun de nous que vous pouvez penser. Et de faict (comme j'ay dit) estant estrangement defectueux, eu esgard à ceux de nostre Europe, j'ay souvent prié un nommé Jean Gardien, de nostre compagnie, expert en l'art de pourtraiture de contrefaire tant cestuy-là que beaucoup d'autres, non seulement rares, mais aussi du tout incognus par deçà, à quoy neantmoins à mon bien grand regret, il ne se voulut jamais adonner.

#### [le marsouin]

Touchant les **Marsouins**, il s'en trouve de deux sortes : car au lieu que les uns ont le groin presque aussi pointu que le bec d'une oye, les autres au contraire, l'ont si rond et moussé, que quand ils levent le nez hors de l'eau il semble que ce soit une boule. Aussi à cause de la conformité que ces derniers ont avec les encapeluchonnez, estans sur mer nous les appelions, testes de moines. Quant au reste de la forme de toutes les deux especes, j'en ay veu de cinq à six pieds de long, lesquels ayans la queue fort large et fourcheue, avoyent tous un pertuis sur la teste, par où non seulement ils prenoyent vent et respiroyent, mais aussi estans dans la mer jettoyent quelquesfois l'eau par ce trou. Mais surtout quand la mer commence de s'esmouvoir, ces marsouins paroissans soudain sur l'eau, mesme la nuict, qu'au milieu des ondes et des vagues qui les agitent, ils rendent la mer comme verte, et semblent eux-mesmes estre tous verts. C'est un plaisir de les ouyr souffler et ronfler, de telle façon que vous diriez proprement que ce sont porcs terrestres.

#### [poissons volants]

Partant pour descrire ce poisson, selon que je l'ay consideré en une infinité que j'ay veus et tenus en allant et retournant en la terre du Bresil : il est de forme assez semblable au haren, toutesfois un peu plus long et plus rond, a des petits barbillons sous la gorge, les aisles comme celles d'une Chauvesouris et presques aussi longues que tout le corps : et est de fort bon goust et savoureux à manger. Au reste parce que je n'en ay point veu au deçà du Tropique de Cancer, j'ay opinion (sans toutesfois que je le vueille autrement affermer) qu'aimans la chaleur, et se tenans sous la zone Torride, ils n'outrepassent point d'une part ni d'autre du costé des Poles. Il y a encores une autre chose que j'ay observée : c'est que ces pauvres poissons volans, soit qu'ils soyent dans l'eau ou en l'air, ne sont jamais à repos : car estans dans la mer les Albacores et autres grands poissons les poursuivans pour les manger, leur font une continuelle guerre : et si pour éviter cela ils se veulent sauver au vol, il y a certains oiseaux marins qui les prennent et s'en repaissent.

Et pour dire aussi quelque chose de ces oyseaux marins, lesquels vivent ainsi de proye sur mer : ils sont semblablement si privez, que souventesfois il est advenu, que se posans sur les bords, cordages et mats de nos navires, ils s'y laissoyent prendre avec la main, tellement que pour en avoir mangé, et par consequent les ayans veu dedans et dehors, en voici la description. Ils sont de plumage gris comme espreviens : mais combien que quant à l'exterieur, ils paroissent aussi gros que Corneilles, si est-ce toutesfois que quand ils sont plumez, il ne s'y trouve gueres plus de chair qu'en un passereau : de façon que c'est merveille, qu'estans si petits de corps, ils puissent neantmoins prendre et manger des poissons plus grans et plus gros qu'ils ne sont : au reste ils n'ont qu'un boyau, et ont les pieds plats comme ceux des canes.

#### 2° J. Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1868

[I, 20 : les personnages contemplent le vol des flamants roses]

Et Paganel, laissant ses compagnons marcher en avant, se dirigea, suivi de Robert Grant et du major, vers la troupe des phénicoptères.

Arrivé à bonne portée, il tira un coup de fusil à poudre, car il n'aurait pas versé inutilement le sang d'un oiseau, et tous les flamants de s'envoler d'un commun accord, pendant que Paganel les observait attentivement à travers ses lunettes.

« Eh bien, dit-il au major quand la troupe eut disparu, les avez-vous vus voler ? »

— Oui, certes, répondit Mac Nabbs, et, à moins d'être aveugle, on ne pouvait faire moins.

— Avez-vous trouvé qu'en volant ils ressemblaient à des flèches empennées ?

— Pas le moins du monde.

— Pas du tout, ajouta Robert.

— J'en étais sûr ! reprit le savant d'un air de satisfaction. Cela n'a pas empêché le plus orgueilleux des gens modestes, mon illustre compatriote Chateaubriand, d'avoir fait cette comparaison inexacte entre les flamants et les flèches ! Ah ! Robert, la comparaison, vois-tu bien, c'est la plus dangereuse figure de rhétorique que je connaisse. Défie-t'en toute la vie, et ne l'emploie qu'à la dernière extrémité.

### 3° Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811

[7<sup>e</sup> partie, Voyage de Tunis et retour en France]

Le lac de Tunis pouvait servir de port aux flottes des anciens ; aujourd'hui une de nos barques a bien de la peine à le traverser sans échouer. Il faut avoir soin de suivre le principal canal qu'indiquent des pieux plantés dans la vase. Abulfeda marque dans ce lac une île qui sert maintenant de lazaret. Les voyageurs ont parlé des flamants ou phénicoptères qui animent cette grande flaque d'eau, d'ailleurs assez triste. Quand ces beaux oiseaux volent à l'encontre du soleil, tendant le cou en avant et allongeant les pieds en arrière, ils ont l'air de flèches empennées avec des plumes couleur de rose.

### 4° M. Foucault, *Les Mots et les choses*, 1966, chapitre 2, « La prose du monde »

Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, la ressemblance a joué un rôle bâtisseur dans le savoir de la culture occidentale. C'est elle qui a conduit pour une grande part l'exégèse et l'interprétation des textes : c'est elle qui a organisé le jeu des symboles, permis la connaissance des choses visibles et invisibles, guidé l'art de les représenter. Le monde s'enroulait sur lui-même : la terre répétant le ciel, les visages se mirant dans les étoiles, et l'herbe enveloppant dans ses tiges les secrets qui servaient à l'homme.

[...]

Dans la vaste syntaxe du monde, les êtres différents s'ajustent les uns aux autres ; la plante communique avec la bête, la terre avec la mer, l'homme avec tout ce qui l'entoure.

### 5° Cyrano de Bergerac, *Les États et Empires de la Lune et du Soleil* (1657-1662)

[la leçon du phénix]

Je commençais de m'endormir, comme j'aperçus en l'air un oiseau merveilleux qui planait sur ma tête ; il se soutenait d'un mouvement si léger et si imperceptible, que je doutai plusieurs fois si ce n'était point encore un petit univers balancé par son propre centre. Il descendit pourtant peu à peu, et arriva enfin si proche de moi, que mes yeux soulagés furent tout pleins de son image. Sa queue paraissait verte, son estomac d'azur émaillé, ses ailes incarnates, et sa tête de pourpre faisait briller en s'agitant une couronne d'or, dont les rayons jaillissaient de ses yeux.

Il fut longtemps à voler dans la nue, et je me tenais tellement collé à tout ce qu'il devenait, que mon âme s'étant toute repliée et comme raccourcie à la seule opération de voir, elle n'atteignit presque pas jusqu'à celle d'ouïr, pour me faire entendre que l'oiseau parlait en chantant.

Ainsi peu à peu débandé de mon extase, je remarquai distinctement les syllabes, les mots et le discours qu'il articula.

Voici donc au mieux qu'il m'en souvient, les termes dont il arrangea le tissu de sa chanson :

« Vous êtes étranger, siffla l'oiseau fort agréablement, et naquîtes dans un monde d'où je suis originaire. Or cette propension secrète dont nous sommes émus pour nos compatriotes, est l'instinct qui me pousse à vouloir que vous sachiez ma vie.

« Je vois votre esprit tendu à comprendre comment il est possible que je m'explique à vous d'un discours suivi, vu qu'encore que les oiseaux contrefassent votre parole, ils ne la conçoivent pas ; mais aussi quand vous contrefaites l'aboi d'un chien ou le chant d'un rossignol, vous ne concevez pas non plus ce que le chien ou le rossignol ont voulu dire. Tirez donc conséquence de là que ni les oiseaux ni les hommes ne sont pas pour cela moins raisonnables. »

### **[l'aventure du rossignol amoureux]**

Le rossignol trouvera bon de parler lui-même de soi-même. Qu'il chante donc si bon lui semble ! Au moins nous aurons le plaisir d'écouter son histoire en musique.

Je [Dyrcona, le narrateur-voyageur] lui répliquai que je n'avais point encore assez l'habitude au langage d'oiseau ; que véritablement un certain philosophe, que j'avais rencontré en montant au soleil, m'avait bien donné quelques principes généraux pour entendre celui des brutes ; mais qu'ils ne suffisaient pas pour entendre généralement tous les mots, ni pour être touché de toutes les délicatesses qui se rencontrent dans une aventure telle que celle-là.

### **[Les arbres sentent et parlent]**

Ainsi étendu à l'ombre de ces arbres, je me sentais inviter au sommeil par la douce fraîcheur et le silence de la solitude, quand un bruit incertain de voix confuses, qu'il me semblait entendre voltiger autour de moi, me [réveilla] en sursaut.

Le terrain paraissait fort uni et n'était hérissé d'aucun buisson qui pût rompre la vue ; c'est pourquoi la mienne s'allongeait fort avant par entre les arbres de la forêt. Cependant le murmure qui venait à mon oreille ne pouvait partir que de fort proche de moi ; de sorte que m'y étant rendu encore plus attentif, j'entendis fort distinctement une suite de paroles grecques ; et parmi beaucoup de personnes qui s'entretenaient, j'en démêlai une qui s'exprimait ainsi [...].

J. Bosch [un grylle]



[la mante religieuse]

Au repos, le traquenard est plié et redressé contre la poitrine, inoffensif en apparence. Voilà l'insecte qui prie. Mais qu'une proie vienne à passer, et la posture d'oraison brusquement cesse. Soudain déployées, les trois longues pièces de la machine portent au loin le grappin terminal, qui harponne, revient en arrière et amène la capture entre les deux scies. L'étau se referme par un mouvement pareil à celui du bras vers l'avant-bras ; et c'est fini : criquet, sauterelle et autres plus puissants, une fois saisis dans l'engrenage à quatre rangées de pointes, sont perdus sans ressource. Ni leurs trémoussements désespérés ni leurs ruades ne feront lâcher le terrible engin.

[un duel épique entre mantes]

Le dénouement tourne bien des fois de façon plus tragique. Alors est prise dans sa plénitude la pose des duels sans merci. Les pattes ravisseuses se déploient et se dressent en l'air. Malheur à la vaincue ! L'autre la saisit entre ses étau, et se met sur l'heure à la manger, en commençant par la nuque, bien entendu. L'odieuse bombance se fait aussi paisiblement que s'il s'agissait de croquer une Sauterelle. L'atablée savoure sa soeur ainsi qu'un mets licite ; et l'entourage ne proteste pas, désireux d'en faire autant à la première occasion.

Ah ! les féroces bêtes ! On dit que les loups ne se mangent pas entre eux. La Mante n'a pas ce scrupule ; elle fait régal de sa pareille quand abonde autour d'elle son gibier favori, le Criquet. Elle a l'équivalent de l'anthropophagie, cet épouvantable travers de l'homme.

Ces aberrations, ces envies de bête en gésine peuvent atteindre un degré plus révoltant encore. Assistons à la pariaade, et, pour éviter les désordres d'une société nombreuse, isolons les couples sous des cloches différentes. A chaque paire son domicile, où nul ne viendra troubler les noces. N'oublions pas les vivres, maintenus abondants, afin que n'intervienne pas l'excuse de la faim.

Nous sommes vers la fin d'août. Le mâle, fluet amoureux, juge le moment propice. Il lance des oeillades vers sa puissante compagne ; il tourne la tête de son côté, il fléchit le col, il redresse la poitrine. Sa petite frimousse pointue est presque visage passionné. En cette posture, immobile, longtemps il contemple la désirée. Celle-ci ne bouge pas, comme indifférente. L'amoureux cependant a saisi un signe d'acquiescement, signe dont je n'ai pas le secret. Il se rapproche ; soudain il étale les ailes, qui frémissent d'un tremblement convulsif. C'est là sa déclaration. Il s'élançait, chétif, sur le dos de la corpulente ; il se cramponne de son mieux, se stabilise. En général, les préludes sont longs. Enfin l'accouplement se fait, de longue durée lui aussi, cinq à six heures parfois.

Rien qui mérite attention entre les deux conjoints immobiles. Enfin ils se séparent, mais pour se rejoindre bientôt, de façon plus intime. Si le pauvre est aimé de la belle comme vivificateur des ovaires, il est aimé aussi comme gibier de haut goût. Dans la journée, en effet, le lendemain, au plus tard, il est saisi par sa compagne, qui lui ronge d'abord la nuque, suivant les us et coutumes, et puis méthodiquement, à petites bouchées, le consomme, ne laissant que les ailes. Ce n'est plus ici jalousie de sérail entre pareilles, mais bien fringale dépravée.

P. Chamoiseau, *Les neuf consciences du Malfini*, Gallimard, 2009

[« Exorde », p. 18-19]

Frère, vivant, je parle depuis l'extrême. J'arrive au bout d'une dernière mue, j'ai vu mes dernières plumes, et je voudrais auprès de vous soupeser ce qui est m'arrivé. Il n'est souffrance qui n'aspire à ce récit, je le sais, j'y souscris, mais ce que j'ai vécu a traversé la vallée des souffrances pour m'ouvrir au vertige. C'est pourquoi mon désir n'est pas de raconter ni de témoigner, mais de *considérer* ce qui m'est arrivé afin que cette vie que j'ai su vivre, et dévivre, puisse rester disponible dans le monde, telle une *récitation* à portée d'un besoin...

DÉCOUVERTE - C'était au temps de ma splendeur barbare. Je provenais de loin, me laissant transporter par ces vents de nulle part qui rabotent les îles de la mer Caraïbe, et j'allais je ne sais où, cherchant un territoire propice à l'apaisement des songes.

Papilio Polyxenes Asterius

Le<sup>1</sup> voici. Je virevolte. Il descend les marches jusqu'au terre-plein. Le vent me porte. Je me rapproche. Il se tourne. Je vois son visage. J'en reconnais la teinte rougeâtre. Il se retourne. Plus de visage. L'air vibre. Une voiture surgit. La poussière qu'elle soulève m'emporte. Je suis balayé. L'homme est immobile. Je suis projeté contre son dos. Je m'agrippe aux mailles du tissu qui recouvre sa peau. La voiture freine. Insecte monumental. Un pan entier s'ouvre sur son flanc. L'homme grimpe à son tour et m'y entraîne. Je lâche prise. Je virevolte pour tenter de sortir, mais le pan déployé se rabat et se referme. Quelque chose s'ébranle. Il n'y a pas d'issue. Je virevolte au hasard. Je me retourne. Ils sont devant : l'homme, l'homme et le chien. Tout se délite : paysage, arbres, ciel et nuages. Le monde se met à glisser. La voiture avance, tourne puis file, mue par une force incompréhensible. Je vais vers le bas. Je tente de trouver un passage. Il y a peu d'ombre. Il y a un plancher. Je m'y pose. Je ne sais pas où je suis. La voiture. Des hommes. Un chien. Pas de fleurs, pas de fleurs.

Illustration du Haït dans la *Cosmographie universelle* de Thevet, 1575



<sup>1</sup> Il s'agit du personnage principal.